

13 décembre 2023

« Pour eux, nous sommes tous des terroristes »

À Jénine, Israël continue d'interpeller les Palestiniens par centaines où l'armée israélienne impose la peur.

par Nicolas **Rouger**, correspondant à Tel-Aviv



intérieur d'une maison endommagée par un raid israélien, à Jénine, mercredi 13 décembre. (Marco Longari/AFP)

Ce mercredi 13 décembre dans la soirée, des tirs retentissaient [dans le camp de réfugiés de Jénine](#). L'opération en cours avait commencé la veille au matin. Il était 3 h 55 mardi quand les premières jeeps israéliennes ont été remarquées, entrant dans la ville de Cisjordanie occupée, par le nord. Le cortège n'a eu que 5 kilomètres à parcourir pour y arriver depuis Israël, de l'autre côté du checkpoint de Jalameh, hermétiquement fermé depuis le 7 octobre. Bientôt ce sont des dizaines de véhicules blindés qui ont investi le centre de la ville.

Les forces israéliennes se sont dirigées vers les trois hôpitaux de la ville. Asiles presque inviolables par le passé, ils ont acquis, depuis quelques semaines, une valeur stratégique aux yeux de Tsahal, comme en miroir avec Gaza, si loin et si proche. Les bulldozers se sont frayé un chemin vers le camp de réfugiés, cible habituelle de ces raids qui sont devenus presque quotidiens. Il y a eu une frappe de drone, ciblée, qui a fait quatre morts. Enfin, les forces israéliennes se sont déployées dans le camp et les échanges de tirs ont commencé.

« On ne sait plus quand ils vont partir »

Mercredi soir, ils n'avaient toujours pas cessé. « Au début, ils venaient dans le camp trois heures, et après, c'était une moitié de la nuit, après une journée entière, raconte Abla, une habitante du camp, jointe par

téléphone. *Maintenant, c'est plusieurs jours d'affilée, on ne sait plus quand ils vont partir.* » Israël, qui n'arrive pas, depuis plus de deux ans, à déloger un groupe armé local, n'a fait qu'y intensifier ses opérations depuis le 7 octobre. Il y a eu une quinzaine d'incursions similaires, avec des dégâts conséquents, que ni l'Autorité palestinienne ni la municipalité de Jénine n'ont les moyens ou le temps de réparer. [Sur les 284 Palestiniens tués](#) par des balles israéliennes depuis le 7 octobre en Cisjordanie, c'est Jénine et ses environs qui détiennent le triste record avec 69 morts, dont quinze mineurs. Le plus jeune, Adam Samer Al-Ghoul, avait 8 ans quand il a été descendu, en pleine rue, le 29 novembre.

Ces dernières semaines, le mode d'opération a évolué également. D'abord, les symboles du camp ont été détruits, fin octobre. Durant cette opération, dans la rue d'Abla, l'armée israélienne « *a méthodiquement fouillé toutes les maisons, et pris tous les hommes dans la force de l'âge* ». Un communiqué de Tsahal confirme « *des centaines d'arrestations, la confiscation de trente armes, de munitions, d'explosifs, et la découverte de laboratoires, tunnels et quatre points d'observation* ». Les soldats sont rentrés chez Abla mardi après-midi. Son mari parle hébreu et a pu communiquer avec eux, ce qui explique peut-être pourquoi ils étaient calmes et ont laissé tranquille son deuxième fils, qui est sourd. Les soldats sont quand même repartis avec l'aîné, le mari et le beau-frère d'Abla. Mercredi soir, elle n'avait toujours pas de nouvelles de ses hommes.

« Ils nous humilient ici »

Ahmed Tobasi, [l'énergétique directeur artistique du Freedom Theatre](#), fondée en 2006 par le fils d'une Israélienne et d'un Palestinien, a été arrêté de la même façon, avec son frère. L'institution, mondialement reconnue, revendique sa « *résistance artistique* ». C'est peut-être la raison pour laquelle les soldats israéliens l'ont saccagée, ce mercredi matin, et qu'Ahmed a été interpellé, suppose le régisseur et voisin du théâtre, Adnan Naghnaghiye, 55 ans. D'autant plus que le directeur exécutif, Mustafa Sheta, a été pris chez lui, à l'extérieur du camp. « *Pour eux, nous sommes tous des terroristes* », dit le quinquagénaire, qui n'était pas dans le camp mardi matin. Tant que durera l'opération de Tsahal, toute circulation est impossible. Adnan se ronge le frein dans une rue voisine, communiquant avec son père, sa femme et ses filles par téléphone.

Les prisonniers sont emmenés à la [base militaire de Salem](#), à une quinzaine de kilomètres. Ils sont interrogés, puis certains sont relâchés dans le village tout proche de Rummanah. Les autres viendront rejoindre les près de 4 000 Palestiniens qui ont été emprisonnés dans des conditions déplorables par les autorités israéliennes depuis le 7 octobre, sans procès pour la plupart.

Abla et Adnan sont, comme tous les Palestiniens, scotchés à Telegram, où chacun documente ce qu'il se passe dans son coin du camp. Une voisine insiste que les soldats lui ont volé de l'argent ; d'autres racontent des épisodes de violence. « *Si tu as la malchance d'être sur leurs listes, que tu es un ancien prisonnier, que tu as une photo d'un martyr à la maison, ils te tabassent* », dit sèchement Adnan.

« *Les soldats ont pris leurs quartiers dans l'appartement de mon père. Ma famille les a entendus prier et chanter des chansons hier soir, pour célébrer Hanoukka* », continue le quinquagénaire, qui tient à faire le parallèle avec les images similaires qui sortent de Gaza. « *Ils veulent couvrir leur débâcle là-bas, alors ils nous humilient ici. En fin de compte, rien ne change pour nous, les Palestiniens* », rajoute l'homme, qui a vécu la bataille de Jénine en 2002 : « *C'est la même occupation, le même endroit – juste une autre génération.* »